

di-st-i l'aule, dj' n' aurais jamais ôsu : dj' ai couinci sus des Flamands !... » (1).

On raconte la facétie suivante. Une bonne vieille, à son lit de mort, fait sa confession. Le curé lui demande : « N'avez-vous plus rien à dire ? Ne vous rappelez-vous plus rien ? » La vieille, après quelques hésitations, se décide à avouer un dernier péché. « Lequel, dit le curé ? — Je me souviens, dit-elle, qu'au temps de ma jeunesse, j'ai été courtisée par un Flamand. — Au moins, dit le curé, vous n'avez pas « fait mal » avec lui ? — Oh ! non, dit-elle : il voulait m'épouser, mais je n'ai pas voulu. — Et bien, dit le curé, être courtisée par un Flamand, ce n'est pas un péché, c'est un malheur ! »

Voici une variante de cette facétie : Au confessionnal, voulant excuser d'avance les défauts de son langage, un Flamand dit : « D'abord, mon père, je dois vous dire que je suis flamand. » Et le confesseur de répondre : « Ça n'est pas un péché, c'est un malheur ! » (2).

* * *

De l'idée que les Flamands ne sont pas des gens, il résulte qu'ils ne méritent guère ou pas de considération. D'où le dicton rapporté en ce sens dans un dialogue du poète verviétois Martin LEJEUNE : *C'est Letoup qu'est tot, mi, dju n' sos pus rin, on n' m'acompte nin pus qu'on Flamind* « je ne suis plus rien, on ne m'accorde pas plus d'importance qu'à un Flamand ! » (3).

A l'indiscret qui demande « Qu'est-ce donc ? » on s'amuse à répondre : *Ci n'est rin, c'est on Flamind* « ce n'est rien, c'est un Flamand » !

Dans une de ses spirituelles comédies, *Ine rivintche di galants*, Gustave THIRIART fait dire à l'un de ses personnages, dans un accès de misogynie intense : « Ah ! les femmes ! quelle vilaine engeance ! j'aimerais mieux embrasser un Flamand ! »

A quelqu'un qui se désespère, on dit pour le faire rire : *Li bon Dieu n' pôreût foû qu' di v's aidî, il aide bin les Flaminds !* « le bon

(1) « Un bourgeois de Damrémy, se trouvant pour affaires dans le Borinage, va se faire raser dans un petit salon de coiffure. Il a bien gémi. Le barbier était un petit jeune homme. Ce n'est pas raser qu'il a fait, c'est écorcher ! Quand il a eu fini : « Mes compliments, mon garçon. Ce n'est pas sur les gens que vous avez appris à raser ? — Ah ! non, dit l'autre, je n'aurais jamais osé : j'ai commencé par raser des Flamands ! » — *Tonnin d'Charleruet*, de Charleroi, n° du 1^{er} octobre 1904.

(2) Thimister. Communiqué par M. le D^r S. RANDAXHE.

(3) Martin LEJEUNE, *l'Infidélité d' Cath'rine*, traduction de la XIV^e Idylle de Théocrite, in : *Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne*, t. 43 (1903), p. 163.

Dieu ne pourrait manquer de vous aider, il aide bien les Flamands ! » Une facétie rimée par Nicolas DEFRECHEUX (1873), traite ce thème dans un autre sens : Une bonne femme se plaint de la cherté de la vie ; un vieillard qui l'écoute dit sentencieusement : Il faut espérer que Dieu vous aidera. Elle, alors, se redressa, et, piquée : Pourquoi ne nous aiderait-il pas ? il aide bien les Flamands ! (1).

L'idée que les Flamands méritent en toute chose un traitement différent de celui des Wallons a donné lieu à une infinité de facéties et bons mots qui grossiraient interminablement cet article.

Nous ne voulons citer qu'un trait, assez récent (2). Il y a quelques années, les députés socialistes liégeois jugèrent nécessaire de présenter, dans un grand meeting public, la défense de leurs idées sur la question de l'emploi des langues en Belgique. Tour à tour, les orateurs défendirent leur opinion, favorable aux prétentions flamifiantes. L'assemblée approuvait. Un ivrogne, égaré dans cette réunion, se faisait remarquer par sa nervosité.

Un dernier orateur, résumant les discours précédents, dans un mouvement d'éloquence posa cette question : « Citoyens, ne devons-nous pas approuver l'attitude de nos députés ? » Alors, l'ivrogne, énergiquement : *Aicé, non di hu ! et qu'on mète in' impôt so les Flaminds !* « Oui, et qu'on frappe d'un impôt les Flamands. »

3. — Le type physique des Flamands

L'une des injures que les gens du peuple wallon adressent aux Flamands dans leurs disputes, est tout-à-fait synthétique : on les appelle *laid man !* empruntant à leur langage même, pour renforcer l'expression, le mot *man* « homme ».

Le nom de « flandrin » ou de « grand flandrin », qui s'applique originairement aux flamands, désigne en général un homme grand, qui a un certain air de mollesse. C'est assez bien le sens français (3).

Pour le wallon, ce qui caractérise physiquement les flamands, c'est, tantôt leur longue taille et leur lourdeur, tantôt leur embonpoint, une figure rougeaude et un certain air de mollesse.

(1) DEFRECHEUX, *Œuvres*, éd. Bénard 1895, p. 236.

(2) Est-il vrai ? est-il faux ? inutile de le rechercher. Il suffit de constater que ce trait appartient à l'esprit populaire.

(3) Un grand flandrin, un homme mal fait (OUDIN, *Curiosités françaises*). Flandrin : homme grand et fluët (LITTRÉ). Flandrin : homme fluët et élancé, sans contenance ferme (BOISTE). Grand flandrin : homme élancé et de mauvaise tournure (GADOZ et SÉBILLOT, *Blason populaire*, p. 153). Flandrin : grand corps mou, sans énergie (HATZFELD et DARMESTETER). Etc.

Parmi les aménités qu'on leur adresse à Liège, figure celle de *longs* (ou *grands*) *stintous* (étendus) *flaminds*. On dit d'eux qu'ils ont *six pîds quate pances*, jeu de mots pour « six pieds quatre pouces », le mot *panse* faisant allusion à leur goinfrerie. On dit aussi *laid grand flamind*. Ce sont là des formules traditionnelles qu'on entend au cours de toutes les disputes entre Wallons et Flamands.

A Charleroi, on affectionne l'expression de *gros roultje flamind*. Partout une grosse figure glabre, pleine et sanguine, s'appelle « visage de flamand »; si les traits caractéristiques de cette figure sont fort prononcés, si elle est rouge et replète, si les lèvres sont épaisses ainsi que le nez, on éprouve le besoin de renforcer également l'expression et l'on dit alors : « on visage comme un cul de flamand » (1).

4. — Le type moral

Les Flamands ne sont pas des gens.

Alors, qu'est-ce ?

Un dicton répond à cette question : *Doze Flaminds et on pourcé fêt traze biesses*, « douze Flamands et un porc font treize bêtes. » (2).

La notion de « bête » ou d'« imbécile » ne rend pas exactement l'idée qui s'applique aux Flamands, et que le Namurois comme le Liégeois expriment mieux par le mot *bâbô* ou *bâbô*, « niais bête ».

De quelqu'un qui ne comprend pas une chose très simple, et qui n'essaye même pas de comprendre, on dit qu'« il est aussi bête qu'un Flamand ».

Dans tout le pays de Liège, on chante sur l'air de la gamme :

Do ré mi fa sol la si do
Tos les Flaminds c'est des bâbôs !

A Nivelles, on connaît la même chanson ; mais on remplace *bâbô* par *bôyô* (3), mot qui signifie à la fois imbécile et fainéant.

Un refrain de crârnignon, refrain ne tenant pas au texte, et ajouté

(1) Liège, Verviers, Stavelot, Charleroi, Nivelles, Mons.

(2) Ce à quoi les Flamands, dans leurs dictons, répondent : *Alle Walen zijn varken*. « Tous les Wallons sont des cochons. » Ou, en français, quand ils daignent, et en vers :

Tous les Wallons sont des cochons
La faridondaine, la faridondon !

(3) *L'Actot*, de Nivelles, n° du 24 février 1889.

en manière de cri intercalé entre le couplet et le refrain (1), répète cette affirmation :

<i>Vivent les Flaminds</i>	Vivent les Flamands
<i>Queârégés tiesses</i>	Carrées têtes
<i>C'est ine bonne sîrt di biesses !</i>	C'est une bonne sorte de bêtes.

La même idée est exprimée dans une chanson composée à Liège il y a une quinzaine d'années par un chanteur forain, en imitation d'une chansonnette satirique parisienne dirigée contre les touristes anglais. Dans la nôtre comme dans son prototype français, revenait plusieurs fois à chaque refrain l'exclamation *oh ! yès*. Sur l'air original du chansonnier liégeois, le peuple a adapté cette rime :

Oh, yès ! Oh, yès !
Qui les Flaminds sont biesses !

Ce distique a eu un succès extraordinaire, qui est loin d'être oublié.

Traduit en namurois, le *oh ! yès !* fut remplacé par le « oui » régional, et la rime fut modifiée en conséquence :

Oyè ! oyè !
Les Flaminds sont bâdets ! (2)

Le dicton suivant se rapporte à la même idée.

I fât sêl' Flaminds po sêtchi on vè foû d'on stâ. « Il faut sept Flamands pour faire sortir un veau hors d'une étable. » Les veaux ne sont pas faciles à conduire, et les Flamands ne passent pas pour experts. (3)

Les gens qui ne savent pas couper les tartines, qui taillent le pain d'un trait et par ainsi font des tranches trop épaisses et irrégulières, sont tout bonnement traités de Flamands. On dit qu'ils coupent le pain comme les Flamands. On dit que les Flamands sont si bêtes qu'ils ne savent même pas couper leurs tartines (4).

(1) Le cas est très fréquent pour certains crârnignons, et il paraît chaque année de nouveaux cris de l'espèce, plus ou moins dictés par l'actualité. Certains ont résisté et sont entrés dans la tradition orale : tel celui-ci.

(2) Cité par *Li Couarneû*, de Namur, n° du 4 décembre 1904. A Namur, *bâdêt* = baudet.

(3) Variante du *Spot* n° 2532 du *Dictionnaire* de DEJARDIN, 2^e édition.

(4) Il est de fait que, comme tous les pauvres gens qui n'ont pas de beurre à mettre sur leur pain, les Flamands pauvres coupent leur pain en morceaux irréguliers et non en tranches. On touche ici du doigt la raison de la cruauté de ces satires ethniques : les Flamands les plus caractéristiques que puisse observer le peuple wallon sont des malheureux chassés de leur pays par la misère, et qui se trouvent trop heureux de se consacrer ici, pour vivre, aux besognes inférieures qui ne demandent aucune intelligence.

Celui qui comprend de travers est dit « bête comme un cheval flamand ». Les chevaux flamands sont très estimés, mais on fait leur éducation dans la « moedertaal » la plus pure. Quand les charretiers wallons leur disent, par exemple *huy!* « huc », ils comprennent *huy*, ce qui en Flandre signifie qu'il faut s'arrêter. Dans d'autres cas encore, le cheval dressé par un Flamand comprend de travers les ordres donnés par un Wallon. D'où le dicton.

• • •

Les Flamands sont ignorants. Et, naturellement, leur ignorance est grotesque : ils ne comprennent même pas le wallon — ce qui, aux yeux d'un Wallon, est bien le comble !

De là le sobriquet de *canifichtône*, corruption de la phrase : *ik kan niet verstaan* « je ne peux pas comprendre », réponse invariable de tout Flamand étranger à notre langue. Ce sobriquet fut donné aux Hollandais par les Wallons, pendant la réunion de la Belgique avec la Néerlande (1815 à 1830). Dans les chansons wallonnes anti-flamingantes contemporaines, où l'on ne manque pas de rappeler que les Wallons ont été les plus décidés adversaires des Néerlandais, on ne manque pas de nommer ceux-ci, soit les *Wiyinmes* (les « Guillaume » : voir plus loin), soit les *canifichtônes*. Le dernier sobriquet, néanmoins, est aussi bien appliqué aux Flamands ; il provient d'ailleurs d'une prononciation dialectale campinoise *verstân'*, flamand officiel *verstân'*.

On raconte maintes facéties sur la manière grotesque dont les Flamands parlent le wallon ou le français. Nous ne citerons que celle-ci, qui est assez synthétique.

É Flamind èyé è borégnè s' pourmèn'te inchanè. I rincontte è pourcho qui grougnò. « Tiens, st-i t' Flamind, ine coçonne qui veule parler waton! — Oui, respond nous Borégnè, mais c'è seurmint è Flamind, pace que i ne l' pôte gre bié!! » (1)

La bêtise des Flamands qui ne comprennent même pas le wallon, et leur sottise à vouloir le parler quand même, est illustrée par la facétie célèbre des « Trois-bons gros Flamands », dont voici une variante en wallon de Herve.

(1) Un Flamand et un Wallon, se promenant ensemble, rencontrent un porc qui grognait. « Tiens, dit le Flamand, un cochon qui veut parler wallon ! — Oui, répond notre Borain, mais c'est sûrement un Flamand, car il ne le parle pas bien ! » — *Le Farceur*, de Wasmes, n° du 7 avril 1895.

C'esteint d'ant oue fege treûs bôs gros Flaminds, qui cotât st arâ l'payé po : z aprinde lu wato.

St leû vîp, i cecôitvèt deûs ames qui s' durizît. Tot passant tot près d' zels, v'la ôk du lès deûs ames qui dit st a l' aute :

« C'est treûs bôs gros Flaminds ».

L'primè d' lès treûs, tot cõtint d' saveûr ô mot, répètere tot l'temps, po n' nin l'coûci : Treûs bôs gros Flaminds.

O pôk après, vos-ci co deûs qui s' durizît. O moumint qu'i passât tot près d' zels, ôk du lès deûs dit co : « Po sès aidans ».

— « Po sès aidans, po sès aidans » répètere lu deûzinme Flamind ; dju se-st-ô mot avou ».

Lu treûzinme fout tot cõtint d'êtinde oue vîle fame qui d'here à s' viezène : « Come du djusse èt d'raisô ».

I v'diha s'mot tant qu'i pôre.

Min va-lès-ci arives d'eins ô lucès.

Tot d'û côp, v'la qu'è vègèt in ô bouhò ô mwèrt, in castève.

I s' mètèt âtoû pot louqui, tot lèvant lès bras ès l'air.

Min voci lès gendarmes qu'arivèt.

« Qui èst-ce qu'a touwè cist ame ta, d'mandèt-i ?

— Treûs bôs gros Flaminds.

— Poquè ?

— Po sès aidans.

— Vos viurez-st-èl prihò.

— Come du djusse èt d'raisô » (2)

C'était donc une fois trois bons gros Flamands, qui erraient dans le pays pour apprendre le wallon.

Sur leur chemin, ils rencontrent deux hommes qui causaient. En passant près d'eux, un des deux hommes dit à l'autre :

« Ce sont trois bons gros Flamands ».

Le premier des trois tout content de savoir un mot, répétait tout le temps, pour ne pas l'oublier : Trois bons gros Flamands.

Un peu après, en voici encore deux qui causaient. Au moment qu'ils passaient près d'eux, un des deux dit encore : « Pour ses sous. »

— Pour ses sous, pour ses sous, répétait le deuxième Flamand, « je sais un mot aussi. »

Le troisième fut tout content d'entendre une vieille femme qui disait à sa voisine : « Comme de juste et de raison (1). »

Il redit son mot tant qu'il put.

Mais les voici arrivés dans un bois.

Tout à coup, voilà qu'ils voient en un buisson un mort, un cadavre.

Ils se mettent autour pour le regarder, en levant les bras en l'air.

Mais voici les gendarmes qui arrivent :

« Qui est-ce qui a tué cet homme-là ? demandent ils ?

— Trois bons gros Flamands.

— Pourquoi ?

— Pour ses sous.

— Vous viendrez en prison.

— Comme de juste et de raison. »

(1) Comme il est juste et raisonnable.

(2) Conté à Herve, par Nicolas Schouleur. Recueilli par Georges DOUTREPONT, et publié par ce dernier dans la *Revue des Patois gallo-romans*, III (1890), p. 49. Reproduit dans HAZOG, *Neufanzsische Dialekttexte* (Leipzig, Reiland 1906), p. 4.



La balourdise des Flamands a donné lieu à un très grand nombre de facéties, où ils se signalent comme de grotesques imbéciles. Voici quelques exemples :

« Un sergent apprenait à quelques « bleus » à marcher au pas. Parmi eux, il y en avait un — un Flamand, c'est sûr ! — qui n'y parvenait point. Le sergent commandait : Gauche ! droite ! en français, en flamand, en wallon, rien ! la Tête carrée ne savait pas reconnaître sa gauche de sa droite. Le sergent allait se fâcher, quand il lui vient une idée. Il colle un morceau de pain sur le bout d'un soulier du Flamand, et un morceau de viande sur l'autre. Alors, il commande : *Brood !... Vleesch !... Brood !... Vleesch !...* Et notre Flamand a marché au pas comme un homme. » (1)

« Un Flamand avait essayé toute une série de paires de lunettes. « Vous ne trouvez rien qui vous convient ? demande le marchand. — Je ne sais lire avec aucune. » On lui en fait encore essayer deux ou trois douzaines. A la fin, le marchand, fatigué, lui dit : « Mais, savez-vous lire, seulement ? — Si moi savoir lire, moi pas besoin lunettes ! » (2)

« C'était du temps où l'on pendait encore les criminels à Namur. Deux hommes, un Wallon et un Flamand, étaient condamnés pour vol. Au moment de l'exécution, le greffier lisant les sentences, fait connaître que le Flamand allait être pendu pour avoir pris des clous de cuivre dans un magasin. Entendant cela, le Wallon ne put s'empêcher de dire : « Il faut être bête, de se faire pendre pour des clous ! » On lit alors sa propre sentence, disant qu'il serait pendu pour avoir pris 20,000 francs chez le prince-évêque de Liège. Le Wallon se retourne vers le Flamand et lui dit en se rengorgeant : « Ce n'est pas des clous, hein, çà, *babbé* ! » (3)



L'ignorance ne va pas sans la prétention. On prête aux flamands une façon de faire l'important, engoncés dans leurs secrets puérils comme dans un col trop haut, qui les rend parfaitement ridicules.

(1) *La Marmite*, n° du 28 mai 1899. — La même facétie nous a été contée à Huy, (par un de nos professeurs d'École normale, un Flamand !) au sujet d'un conscrit campinois, aux sabots duquel on avait attaché, d'un côté du foin, de l'autre côté de la paille. Au commandement de : Paille ! Foin ! le conscrit a parfaitement compris, et lui aussi s'est mis à marcher « comme un homme » !

(2) *La Marmite*, de Namur, n° du 25 septembre, 1898.

(3) *La Marmite*, de Namur, n° du 6 juillet 1902.

Dans *li Fiesse di Haute-s'i-ptaot*, opéra wallon, représenté en 1757, un personnage raille en ces termes cette prétention dindonnesque :

*Tous les Flaminds
Fét des mystères po rin...*

« Tous les flamands font des mystères pour rien », c'est-à-dire pour des riens, pour des puérilités. Le vers suivant ajoute : *sol coice d'on tchin* « sur la queue d'un chien », ce qui est un ridicule de situation.

Fé l' Yan' « faire le Jean » c'est faire de ses embarras, avoir une allure ou une attitude prétentieuse. Or, il s'agit ici du Jean flamand, du flamand type (1). On dit de quelqu'un : *c'est on Yan'* « c'est un Jean », pour dire, dans un sens ironique, que c'est un homme important.

Dans l'opéra que nous venons de citer, on trouve encore, à l'adresse d'un Flamand, cette parole :

*Diale seûy di l'éfoumé Tihon
Dè v'ni sposer l'fèye d'on Wallon.*

« Au diable soit l'enfumé Tihon (Flamand) de venir épouser la fille d'un Wallon ! »

La prétention la plus grotesque des flamands est, aux yeux des Wallons, de vouloir faire de l'esprit. Les facéties suivantes montrent ce qu'il leur en coûte.

« On dit parfois que les Flamands sont des imbéciles. Je vais vous prouver qu'on en rencontre parfois un malin. Mercredi dernier, un Flamand racontait à des commères, qu'il connaissait un moyen excellent de ne pas être mordu par un chien enragé. Bien entendu, on lui demande de le dire. Il se fait tirer l'oreille. On lui fait boire du café, puis deux ou trois verres de genièvre, et quand il a tout avallé, il raconte [dans un sabir grotesque] : « Quansque vous te voir de sien enrazé, te mettez touzours vous du côté se queue, pasque moi ze l'ai remarqué de sien i ne pas de dents à se queue. Ainsi te l'es zamais mordu, moi ze garantis. Te comprenez ? » (2).

(1) A propos de ce Jean flamand, désignant le Flamand type, rappelons qu'en France aussi, le prénom Jean a servi à établir des noms typiques : Jean-farine, Jean-fait-tout, Jean-qui-ne-peut, etc. La Bretagne possède *Jean le Diot* (l'Idiot). Le Hennuyer *Jean le Malin*, le Namurois *Jean Cocoye*, le Nivellois *Jean-potâche*, etc., tiennent une place honorable dans cette grande famille. Sur cette dérivation, voy. WALLONIA, VIII (1900), p. 221.

(2) *Tonnia d'Charleruët*, n° du 8 octobre 1904.

« Un copère (Dinantais) était à Gand, pour affaires. Il passait en ville avec un Gantois, flamboyant de la belle espèce. Il avait gelé, c'était l'hiver, et il faisait glissant. Tout à coup, notre copère glisse et tombe sur le ventre. Le Flamand le regarde se relever, et lui dit, avec l'air de se moquer de lui : « Le pavé flamand est très fier, il supporte difficilement le Wallon! — Tout fier qu'il soit, riposte notre copère, il a tout de même baisé mon derrière!... » (1).

Un Flamand et un Wallon disputent. « Vous êtes trop bête pour apprendre notre langue, dit le Flamand. — Possible, répond le Wallon. Mais, nous, nous n'avons cependant pas eu besoin de faire faire des pièces de monnaies en patois pour les reconnaître!... » (2).

* * *

Les Flamands sont têtus. Aux entêtés on dit qu'ils ont *ine tresse di Flamind* « une tête de Flamand. » Les Flamands en disent autant des Wallons, et particulièrement des Liégeois, dont le sobriquet « tête de houille », *tresse di hoye* a la signification de tête dure, et donne l'idée d'un tempérament très volontaire.

Facétie : Un Flamand et un Wallon se disputent devant la galerie. Le premier demande à l'autre la différence il y a entre un Wallon et un hippopotame. Cette différence, c'est que l'hippopotame a la peau dure, tandis que le Wallon a la tête dure. « Mais toi, dit le Wallon, dirais-tu la différence qui existe entre un Flamand et un âne? » Le Flamand cherche et ne trouve pas. « Et bien, dit le Wallon triomphant, il n'y a pas de différence : ils sont aussi bêtes et têtus l'un que l'autre! » (3).

A Clermont-Thimister, on dit : *tiestou comme ô picré d' Flamind* « tétu comme un picot de Flamand. » Il s'agit, non d'une sorte de pique, un « picot », mais d'une canne à pointe de fer, à poignée droite sans courbure et munie d'une lanière de cuir qu'on enroule autour du poing : type de canne très usité chez les Flamands. Dans le dicton, il faut croire que cette canne est citée pour son inertie, comme la borne dans le dicton français : tétu comme une borne.

Dans *li Fiesse di Houste-s'i-plout* (1757), on trouve cette comparaison : Ils (les Flamands) sont têtus comme des sangliers.

Mais l'expression la plus commune de l'entêtement des Flamands est dans le sobriquet de « têtes carrées ».

(1) *Li Couarneû*, de Namur, n° du 12 novembre 1905.

(2) *Li Couarneû*, n° du 26 mai 1907.

(3) *Fré Cougnou*, de Verviers, n° du 25 septembre 1904.

On appelle *quârrêyes tresses* « têtes carrées », les Flamands, les Néerlandais, et aussi les Allemands : ceux-ci sont des *dobes Flaminds* « doubles Flamands », c'est-à-dire qu'ils ont à un plus haut degré les qualités que la tradition attribue aux Flamands.

Si ce nom de tête carrée reposait sur une observation fondée il faudrait admettre que les Flamands sont brachycéphales. Or c'est le contraire qui a lieu, le type ethnique wallon, opposé au type flamand, ayant la tête sensiblement plus ronde (1).

En général, à Liège, le nom de têtes carrées s'applique à des hommes d'un jugement solide, mais peu avenants, et aussi aux formalistes et aux entêtés (2).

La facétie suivante indique la riposte que font d'ordinaire les Flamands du peuple, quand on les traite de têtes carrées :

Sus l'pont d'Sambe, inte Walton et Flamind. « Vâs-ê, rote (« marche, va-t-en ») saprê tresse carrée! — Toi, t'as pas ton tresse carrée, pace que les p'tites bresses (les poux) ils ont mangé les coins! » (3).

* * *

Les Flamands sont égoïstes. Témoin le fait raconté dans la facétie suivante — qui donne l'origine du mot *Atletuia* :

Trois voyageurs, inconnus l'un de l'autre, se rencontrent au bord d'une rivière. Ils s'avancent vers un pont très étroit. A l'entrée du pont, le premier voyageur s'arrête, et avec un geste très gracieux, s'adressant aux deux autres, s'efface et dit : « *Attez!* ». Celui-là, c'était un Français! Le second voyageur, désignant le troisième, lui cède la place et dit : *Lu* « lui »! C'était un Wallon. Le troisième répond simplement : *Ya* « oui »! Celui-ci, c'était un Flamand — naturellement! (4).

* * *

Les Flamands sont ingrats. Témoin ce distique satirique, aussi cruel pour les Flamands que pour le meilleur ami de l'homme : *Coûr di tchin, coûr di Flamind* « cœur de chien, cœur de Flamand ».

(1) Voir à ce sujet la belle étude de M. le Prof. Julien FRAIPONT dans l'*Annuaire* XV (1896) de la *Société liégeoise de Littérature wallonne*, p. 179 à 209. Voir aussi la Communication du même Auteur au Congrès wallon de 1905, *Wallonia* XIII, (1905), p. 263 à 265, 516 à 520.

(2) JOS. DEJARDIN, *Dictionnaire des Spots*, 2^e édition, n° 2778.

(3) *Li Ma mite*, de Namur, 1892, n° 39. *L' Tonnia d'Charléroët*, de Charleroi, 1895, n° 24.

(4) *Wallonia*, t. VIII (1900), p. 24.

L'expression de « chien de Flamand » combine aux yeux du Wallon les deux types de l'ingratitude, et on l'applique à toute personne qui se distingue par un égoïsme qui se dispense de manifester une reconnaissance naturelle.

* * *

Les Flamands sont batailleurs et brutaux ; ils ne reculent pas devant l'assassinat : ce sont des *moudreüs*, des meurtriers. *Moudreü d'Flamind* est une injure particulièrement populaire dans la région de Charleroi.

Les Français portent les mêmes accusations contre les Flamands. Du CANGE rapporte qu'un « Flament appelant le dit Perrin « sanglant » Francois Wallrin », il répondit que les François et li Wallrin « estoient aussi bon comme li Flamens. » Si la boutade des Flamands avait la prétention d'être piquante, la réponse du Wallon fut digne et pleine de bon sens (1).

Aller en Flandres sans couteau [pour se défendre], est un vieux dicton français qui s'applique à ceux qui se mettent en route ou en affaires sans avoir pris la précaution préservatrice la plus élémentaire.

Le mauvais caractère des Flamands est encore affirmé par l'expression de *hér*, synonyme de *hayève*, « malcontent, difficile (de caractère) », qui se dit en Hesbaye et dans le Pays de Herve. Ce qualificatif *hér*, qui s'applique à tout qui le mérite, Flamand ou non, n'est autre que le mot flamand *heer*, « sieur ».

* * *

Un autre défaut des Flamands est d'être couards et lâches. Les facéties suivantes nous dispenseront de commentaires.

« Le *mayer* (bourgmestre) d'une commune wallonne ayant fait annoncer que la place de garde-champêtre est à conférer, reçoit la visite d'un grand gros flamand. « Vous n'êtes pas craintif ? — Oh ! nein, mijnheer, répond le postulant. — Nous allons voir, dit le mayer. » Il sort, revient l'instant d'après, et, tout à coup, tire en l'air un coup de pistolet. Le flamand blêmit, tremble et... ne bouge pas. Le mayer, agréablement étonné, dit à ce Jean-sans-Peur : « C'est très bien, je vous félicite, je vous inscris en première ligne. Vous pouvez vous retirer. » Mais le flamand ne bouge pas. Le mayer, pour mieux se faire comprendre, emprunte le langage du postulant,

(1) Jules DECLÈVE, *Le wallon montois et le vieux français*, Mons, 1904, p. 141.

montre la porte, et crie un bon coup : *é wèh* (2) — Ya, dit le gros flamand, mais toi donner une fois à moi un nouveau *broek*, un culote, afin. — Drôle d'idée ! Et pourquoi ? — Je avèy « fait » dedans !... » C'est depuis lors que les Flamands sont réputés pour des froussards. » (3).

« On avait signalé à Napoléon la bravoure des Belges. Il voulut s'en rendre compte par lui-même et fit appeler un Flamand et un Wallon. Il dit au Flamand : « Vous êtes brave ?... Touchez-moi le nez du bout du doigt. » Le Flamand pâlit et ne bouge pas. Napoléon fronce le sourcil et réitère l'ordre. Le Flamand lève une main tremblante, et, soudain pris de panique, il s'enfuit à toutes jambes. Napoléon rit de bon cœur et fait avancer le Wallon. Il lui demande : « Tu n'as pas peur ? — Non, dit le Wallon. — Alors, touche-moi le bout du nez. » Le Wallon crache poliment sur son index, l'essuie à sa capote, et le dirige vers l'endroit désigné. Mais l'empereur fait hap ! comme s'il allait le mordre. Le Wallon, plus vivement encore, lève la main et vexé : *Sacré tchin*, s'écrie-t-il si tu n'esteüs nin l'Empereur, t'aveus on pèlard so t'gueûye ! (3).

* * *

Contrairement au dire général qui représente les Néerlandais comme ayant des habitudes de grande propreté, les Flamands passent pour très malpropres. *Mâssi Flamind* est une formule d'injure tout à fait populaire ; à Charleroi : *Laid sâle Flamind* ; à Namur : *mânèt* (malpropre) *Flamind*.

Non seulement les Flamands sont malpropres, mais ils sont mal-sains : ils crachent blanc, et leurs baisers donnent des boutons !

Un journal nivellois (4) a expliqué en ces termes deux dictons qui circulent dans tout le pays :

« Il pousse parfois en une nuit, sur la lèvre ou sur le menton de la personne la plus honorable, un bon gros bouton que l'on attribue d'ordinaire, soit au changement de saison, soit à un régime trop fortifiant. — *Trop d'avène et trop pau d'goria*, comme dit le Wallon. Quel est le Nivellois, auquel ce petit accident est arrivé, qui ait évité

(1) En flamand : Weg ! « en route », « partez » !

(2) Variante dans *L'Coq d'aisous*, de Charleroi, 7 juil. 1906 ; *Li Mestré*, de Liège, n° 18, de 1894 ; *L'Armanak da Chanchet*, 1905, p. 84 ; *Le Pays borain*, n° 50, du 11 déc. 1903 ; etc.

(3) « Sacré chien ! si tu n'étais pas l'Empereur, tu aurais ma main sur la figure ! » — Facétie populaire en Hesbaye. Voy. une variante dans *Li Tonnia d'Charleroi*, n° du 26 janvier 1901.

(4) *L'Acot*, n° du 24 février 1889.

la plaisanterie de rigueur en cette circonstance sur le *bêche de Flamind*? Ce n'est pas la saison, ce n'est pas le régime qui a fait éclore ce bouton, mais bien *la bêche de Flamind*! Par métonymie on donne à l'effet le nom de la cause, et le bouton lui-même devient *la bêche de Flamind*.

« En général, *la ratchon* (crachat) *de Flamind* est un trou, — mais un honnête trou, bien large et bien ouvert, — visible à l'un des vêtements de dessus. En particulier, cette expression s'applique à un trou existant au talon de la chaussette, et laissant voir la peau du pied, lorsqu'on commet l'imprudence de chausser des sabots sans « brides ».

Un autre préjugé fait des Flamands des êtres miséreux qu'un petit agrément comble d'aise.

A Liège, Jodoigne, Mons, on appelle *bonheur* ou *teance di Flamind*, un événement fâcheux qui aurait pu être plus grave. Le sens est que cet événement serait, par un Flamand considéré comme un bonheur, une chance. Ce que nous appelons « bonheur flamand » a été nommé ailleurs « bonheur allemand », et à cet ordre d'idées appartiennent les considérations suivantes de JOHANNA SCHOPENHAUER. (*Jugendleben Wanderbilder*, p. 83), sur le Bonheur allemand : « Les Français avaient l'habitude de dire en riant que lorsqu'une personne se casse la jambe, nous autres Allemands l'estimions heureux de ne pas s'être rompu le cou par surcroît, ce qui eût pu facilement arriver. Ils appellent cela le bonheur allemand. A première vue, cette remarque semble surtout ironique ; elle est en réalité fondée sur une qualité précieuse, profondément incrustée dans le caractère de notre peuple, qui nous pousse à trouver, même dans l'adversité la plus grande, un côté supportable et consolant ». (1)

De l'idée du « bonheur flamand » à celle de la malchance il n'y a qu'un pas.

Le dicton *esse di Flande* « être de Flandre », qui signifie être embarrassé, ruiné, perdu, s'oppose chez nos Wallons au dicton « être Français », qui signifie être vainqueur. On dit, en France aussi, « être de Flandre » dans le même sens qu'en wallon. « Cette expression, dit ARTHUR DINAUX, veut dire être perdu, être coulé, tombé en déconfiture, se mettre en déroute. Cette façon de parler doit dater d'une époque où les habitants de la Flandre, après leur grande prospérité, et même un peu à cause de cela, en vinrent à se révolter

(1) A. TREICHEL, Le Bonheur allemand. Cité in Revue de l'Université de Bruxelles, 3^e année 1897-1898, n^o 7, avril 1898, p. 550.

contre les gouvernants, puis à être châtiés si rigoureusement par leur souverain maître, qu'il n'y avait pas alors à se vanter d'appartenir à la Flandre. Les troubles de religion de la seconde moitié du XVI^e siècle, durèrent si longtemps dans ces contrées et amenèrent tant de saccagements, de pillages, de réactions et d'exécutions, qu'on peut dire, à juste titre, par synonymie, être malheureux et *être de Flandre*. Depuis longtemps, néanmoins, cette expression a cessé d'être vraie ; ce n'est que comme souvenir du passé que nous la reproduisons en l'expliquant. » (1)

. . .

La misère native des Flamands se manifeste par leur appétit, que l'on représente comme exagéré et désordonné.

Les Flamands, dit-on, ont *sél aunes di boyès di pus qu' les djins* « sept aunes de boyaux de plus que les gens » : ce sont de grands mangeurs, des gourmands. De même on dit que les Flamands ont quatre *panses*, c'est-à-dire quatre estomacs, pour enfourner leurs victuailles.

Pour dire que les Flamands mangent beaucoup, on dit encore qu'ils ont de longues dents. D'un gourmand l'on dit : *il a des dints d'Flamind*, ou bien, *il a des longuès dints, comme les Flaminds*.

Il est fait allusion à la gourmandise des Flamands, et en même temps à une réclamation politique, dans ces vers d'une chanson satirique d'Edouard Remouchamps (1890) :

*Nos estans 'ne vatche à lèssé
Po les provinces flamindes,
Chaque djou c'est 'ne saque d'noré
On n'se pus k' mini n'os strinde :
A zels totes les plèces !
Qui les autes djunèssent !
L'Wallon est fait po payé
Et l'Flamind po magné !* (2)

Nous sommes une vache à lait
Pour les provinces flamandes,
Chaque jour c'est une chose nouvelle
On ne sait plus comment nous serrer
A eux toutes les places !
Que les autres jeûnent !
Le Wallon est fait pour payer
Et le Flamand pour manger.

Parmi les insultes que l'on décoche aux Flamands, figure celle-ci :

*Laid Flamind d'gate
Qui magne de boire et de fromatche !*

(1) DINAUX, in « Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique », 3^e série, t. II, 1851, p. 416. Cité par DEJARDIN, *Dictionnaire des Spots*, 2^e éd., n^o 2293, p. 214. Voir aussi n^o 1326 ; *esse oi Flande*, être perdu, aller à la dérive.

(2) Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne, 2^e série, t. 15, p. 270.

Manger du beurre et du fromage, en même temps, sur la même tartine, n'a plus rien qui étonne aujourd'hui ; mais autrefois, c'était une preuve de goinfrerie ; alors, on mangeait même bien souvent son pain sec.

Les tranches de pain coupées épaisses, par exemple pour la nourriture des animaux, sont appelées « des tranches de Flamands », c'est-à-dire pour les Flamands, qui préfèrent les plus grosses.

Fê (faire) comme les *Flaminds* quand on est à table, c'est n'ouvrir la bouche que pour manger ; ou bien, c'est prendre congé de celui chez qui l'on dîne, aussitôt que le repas est terminé, sans avoir participé à la conversation. (1)

A Liège, les rots ou éructations sont appelés « grâces de Flamand » (grâces, prières qu'on dit après le repas) ; et l'on répète ce distique

*C'est des grâces di Flamind,
Les pourcés parèlyumint.*

« ce sont des grâces de Flamand, les cochons [font] pareillement ». La même idée s'exprime aussi contre les Allemands :

*Grâces d'Allemand,
Les pourcés 'nnè fet ottant.*

A ceux qui boivent beaucoup de bière, on dit qu'ils ont « une *panse* (ventre) de Flamand ». Manger de la soupe comme un Flamand c'est en manger immodérément.

La nourriture des Flamands passe pour être composée de victuailles inférieures.

En France, les aouters flamands sont appelés « Boÿaux rouges », parce qu'ils se nourrissent trop souvent, comme certains animaux, de pommes de terre et de pain noir (2). Dans un petit couplet populaire à Liège, on se prévaut en ces termes de la supériorité de l'alimentation des Wallons :

<i>C'est dès crompires pètêyes</i>	Ce sont des pommes de terre... (3)
<i>Avou del tchâr saléye :</i>	Avec de la viande salée :
<i>C'est po les Flaminds,</i>	C'est pour les Flamands,
<i>Les Wallons n'è volet nin.</i>	Les Wallons n'en veulent pas.

On appelle en général « ragoûts de Flamand » des mets peu délicats et mal assaisonnés. En wallon liégeois, ragoût a toujours un sens péjoratif.

(1) Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne, 2^e série, t. 9, p. 133.

(2) DE RAADT, *les Sobriquets des communes belges*, (Bruxelles, 1904), p. 343.

(3) Pommes de terre pètêyes, grillées sous la cendre.

On dit que les Flamands mangent avec avidité des choses peu ragoûtantes ; par exemple, ils mettent sur leur tartine une couche de marmelade sur de la caillibote. Si vous mettez de la moutarde dans leur potage aux légumes, ils ne s'en apercevront même pas : *is n'ont nou saicoura* « ils n'ont pas de sens gustatif ». Ils mangent donc pour manger, sans y prendre plaisir.

On appelle *gosse di Flamind*, le goût de certaines personnes pour les choses dégoûtantes ou les combinaisons d'aliments étranges. L'expression, du reste, ne se rapporte pas exclusivement aux aliments : elle sert aussi à caractériser le goût des choses voyantes, des accoutrements singuliers et grotesques.

Dans le même ordre d'idées, cette facétie de haute odeur : « Pourquoi les Flamands regardent-ils toujours quand ils se sont toujours soulagés ? — Pour voir s'il y en a assez pour deux Flamands ! »

La goinfrerie des Flamands fait dire qu'il n'y a rien de tel qu'un Flamand pour engraisser les terres ! (1) L'engrais humain, la pou-drette, s'appelle en français engrais flamand, et l'on prétend que les fermiers flamands, quand ils en veulent acheter, jugent de la qualité par le goût : ils y trempent leur doigt...

Voici quelques facéties où la goinfrerie des Flamands se trouve mise en relief :

« *Batisse* était amoureux d'une Hollandaise, et il l'aurait épousée, n'était sa mère qui ne voulait pas en entendre parler. *Batisse*, contrarié, en avait perdu le sommeil et l'appétit, ce que sa mère ne manqua pas de remarquer. Elle dit à son fils : « Si vous voulez m'écouter, nous saurons si votre Hollandaise est digne d'épouser un Wallon. Offrez lui un fromage de son pays. Si, avant d'en manger, elle coupe la croûte fort mince, ne vous engagez pas : c'est une avare. Si, sans y regarder, elle coupe la croûte avec une bonne couche de fromage, ne vous engagez pas : c'est une prodigue. Mais si, avec attention, elle coupe exactement entre la croûte et le fromage, vous pouvez l'amener ici : ce sera une bonne ménagère. » Le fils promet d'obéir à sa mère. Le lendemain, il va chez sa bonne amie, et lui offre un fromage. La mère, impatiente de savoir le résultat de l'examen, questionne son garçon aussitôt qu'il est de retour ; « Ma mère, dit-il, je suis embarrassé. Sitôt que je lui ai présenté le fromage, elle l'a

(1) Variante : Un Flamand vaut deux Wallons pour engraisser les terres. A quoi les Flamands ripostent par un de leurs dictons déjà connu au 16^e siècle : *Waar de Waalsch schijt, groeit geen gras*. « Où le Wallon ch... ne croît pas d'herbe. » Breughel le Vieux a fait figurer ce dicton flamand dans un de ses tableaux : cf. Louis MAETERLINCK, *Nederl. spreekwoorden handelnd voorgesteld door Pieter Breughel den Oude*, Gand, 1903, p. 22.

mangé, croûte comprise, et n'en a rien laissé! Que dois-je faire? dit-il?... » (1)

« Dernièrement, M. le curé fait venir un jardinier flamand. Il loge ce gaillard à la cure, et naturellement, on l'y nourrit. Après quelques jours, le curé l'interpelle : « Eh bien, Jean, il me semble que vous ne travaillez pas beaucoup? — *Oh! meiner de curé, quans-que moi ne mange pas bramint, na tracaille pas bramint non plus.* » Le curé s'en va tout surpris. Il recommande à la servante de soigner Jean et de lui faire un repas bien copieux, avec une bonne bouteille de vin. Jean s'en donne jusqu'au gosier, tant et si bien qu'il s'endort d'un somme qui durait encore à cinq heures. Le curé, faisant son petit tour dans le jardin, voit mon homme endormi, le secoue « comme une loque en feu » et lui dit : « Et bien, Jean, c'est ainsi que vous travaillez? Vous avez cependant bien mangé ce midi? — *Ah! meiner de curé, dit le Flamand : bonne repas, bonne repos!* » (2)

« Un Flamand et un Wallon qui s'étaient défiés pour la malice, jouaient aux cartes à qui gagnerait une aune de saucisse. Après une heure de jeu, le Wallon dit à l'autre : « Nous n'aboutirons pas. Voici ce que je propose. Nous allons tenir la saucisse chacun par un bout entre les dents, et nous tirerons pour voir celui qui aura le plus grand morceau. — C'est convenu », dit le Flamand. Ils saisissent donc l'objet en bouche et quand ils y sont, le Wallon dit : *I és-se?* « y es-tu », sans desserrer les dents. Le Flamand répond *Ya*, en ouvrant la bouche comme une porte de grange. Le Wallon tire un petit coup, et il gagne son pari! » (3)

5. — Quelques sobriquets

Flaminds d'gate! terme injurieux renfermant un jeu de mots sur *gate*. En wallon, le mot *gate* signifie « chèvre » et l'idée de chèvre n'a rien à faire ici. En flamand, *gat* est le nom de ce qu'un vaudeville appelle « l'endroit où le dos change de nom ». (4)

Flaminds d'potince! — « Les noms des instruments de supplice sont devenus, en wallon, des épithètes injurieuses à l'adresse des personnes. On se jette tour à tour à la face, dans les querelles de rue,

(1) *Li Couarneû*, de Namur, n° du 6 janvier 1906. *Le Tonnia d'Charlerwoet*, de Charleroi, n° du 15 septembre 1906.

(2) *Tonnia d'Charlerwoet*, n° du 27 juillet 1907.

(3) Ce conte est des plus populaires. On en lira des variantes dans *l'Airdiè*, de Liège, n° du 10 février 1893; dans *Li Spirou*, de Liège, n° du 4 avril 1897; dans *Le Ropieur*, de Mons, n° du 16 juin 1901; dans *Li Mohon*, de Spa, n° du 15 avril 1903; dans *Le Créquion*, de Charleroi, n° du 14 octobre 1905.

(4) DEJARDIN, *Dictionnaire des Spots*, 2^e éd., n° 2777.

les mots *Potince*, *Djubèt*, *Rouce*, *Crète*, « Potence, Gibet, Roue, Corde. » (1) Ajoutons que, par un singulier retour, ces mots servent aussi de termes de caresse : une mère en cageolant son bébé l'appellera *vis potince* ; un ami accueillera un trait d'esprit de son ami en l'appellant *sacri djubèt*, etc. — Toutefois, ce n'est pas dans une intention amicale que l'on décoche le *Flamind d'potince*.

Les Wyinmes (Liège), *les Wiyâmes* (Herve), littéralement « les Guillaume ». *Wyinme*, prénom déprécié, signifie cocu. Mais ici, il faut entendre une allusion au nom du roi Guillaume de Hollande, souvenir de l'époque de la Révolution belge. C'est plutôt aux Néerlandais que s'appliquait d'abord ce surnom « les Guillaume ». Il s'est appliqué plus tard aux Flamands. Une chanson de Jean BURY, regrettant la disparition du sarrau, blouse bleue, vêtement national chez les anciens liégeois, et que ne dédaignaient point, paraît-il, nos anciens souverains, ce chansonnier, faisant allusion aux patriotes de 1830, dit :

*Quand l'ont tchessi les Wyinmes fou d'nosse Patrêye
Is picèrtît co l'sâro.*

Aujourd'hui on dit très bien : *c'est on Wyinme*, pour dire : c'est un Flamand.

À Charleroi, les Flamands sont appelés *Flam'zigs* (2) et à Braine-l'Alleud *Flamouches* (3) deux formes argotiques qui ont la prétention d'être agaçantes pour ceux à qui elles sont appliquées.

Flahûte, *Flayûte*, est une appellation de même genre que l'on donne aux Flamands. Celle-ci est des plus populaires, et se retrouve aussi en Picardie. À Mons, *Flayûte* est devenu un nom commun, avec le sens de « personne qui s'explique mal, qu'on comprend difficilement » : le mot se prend toujours en mauvaise part. Le mot paraît avoir le même sens à Braine-l'Alleud et à Nivelles. Dans tout le pays wallon de Belgique, chez les Picards et dans la Flandre gallicane, on répète ce distique sur l'air de la gamme, en français et en patois :

Ut ré mi fa sol la si ut
Tous les Flamands sont des *Flahûtes*.

Et si l'on veut savoir le sens attribué à *Flahûtes*, il suffit de se reporter à la variante avec rime en *ô*, que nous avons précédemment

(1) L. P. [Alphonse LE ROY et Adolphe PICARD], dans *Bulletin de la Soc. liégeoise de Littérature wallonne*, t. II (1859), 2^e partie, p. 53.

(2) *L'Tonnia d'Charlerwoet*, n° du 22 oct. 1904.

(3) RENARD, *les Aventures de Jean d'Nivelles*, 3^e édition, chant 3^e.

rappelée (p. 282). Il s'ensuit que le blason de *Flahôte* ou *Flayôte* se prend toujours en mauvaise part.

6. — La langue flamande

La langue flamande est appelée *li wastal'*, de *was is dat* « qu'est cela », expression familière au Flamand émigré qui demande le sens de mots inconnus. Connaître le flamand, c'est *kinohe li wastal'*, parler le flamand, c'est *djâser l' wastal'*. Dans une chanson anti-flamingante (1890), le poète Edouard REMOUCHAMPS s'écriait : *Mây di nosse rêye nos n' parolans l' wastal' !* « Jamais de notre vie nous ne parlerons le flamand ! » Par corruption, on dit parfois *wastatche*, avec une nuance de sens péjorative.

Connaître le flamand est aux yeux des Wallons une chose étrange et rare. C'est aussi une chose drôle. Quand quelqu'un ne comprend pas ce que l'on s'évertue à lui expliquer, on lui dira plaisamment : Faut-il donc qu'on vous le répète en flamand ?

Dans le langage familier, *kinohe li wastal'* se dit facétieusement pour « connaître le fond, l'essentiel, le hic d'une affaire ». Dans les mêmes sens on dit à Malmédy *kunohe lu wasistas*, allemand *was ist das ?* « qu'est cela ». Un auteur (1) signale ce sens liégeois dont nous n'avons pas constaté la popularité : *kunohe li wastate* « connaître le moyen de réussir ».

L'idée même d'apprendre le flamand passe pour saugrenue. Témoin cette anecdote qui nous est présentée comme un « mot de la fin » par un journal wallon :

Dévant l' guillotine, l' bourria nu condané : « Vos n' désiré pus ré ? » — L' condané : « Si fait. » — L' bourria : « Qué vouléz ? » — L' condané : « Djê vouîrés bé aprînte l' flamind ! » (2)

Une autre facétie montre que le flamand est une langue difficile, et qui ne s'apprend pas en un jour.

Un Wallon avait apprivoisé un corbeau et lui avait appris son langage (3). A la suite de quelque méfait, il décida de s'en défaire et trouva acheteur en la personne d'un Flamand, que l'idée amusa de ramener chez lui un corbeau parlant wallon. Une quinzaine de jours après, le Flamand revient, porteur de l'oiseau, et réclamant son

(1) *Dictionnaire des Spots*, 2^e éd. n° 2577.

(2) *Tonnia d' Charleroi*, n° du 11 août 1900.

(3) Le corbeau est le perroquet du pauvre. On raconte sur les méfaits des corbeaux parlants maintes anecdotes où leur indiscretion amène des situations comiques.

argent avec énergie. « Votre corbeau ne parle pas, dit-il, impossible d'en tirer une parole. — Vous m'étonnez, dit le Wallon : ici, il n'y avait pas moyen de le faire taire. » Apostrophant alors le corbeau : « Et bien, que me dit-on ? Il paraît que tu es devenu muet ?... » Alors le corbeau tout d'un trait : « Elle est bonne, celle-là ! Apprendrais-tu bien le flamand en quinze jours, toi ?... » (1)

* * *

Parler flamand se dit *flam'ter*. Une forme plus moderne est *sprekêner*, dérivé macaronique du flamand *spreken* « parler ».

Pour les Wallons, le Flamand est le type des idiomes incompréhensibles. Là où le Français dirait : c'est du grec pour moi, là où nos lettrés disent : c'est du latin, le Wallon dit : c'est du flamand.

« Autrefois, chez les Flamands, *waatsch* « wallon », signifiait indistinctement tout ce qui n'était pas « thiois » (nous dirions aujourd'hui : « flamand »); de même, aux bords de la Meuse, *flam'ter*, c'est bredouiller; que ce fût même de l'anglais ou de l'allemand, ce n'était pas l'idiome natal, cela suffit. Est-ce que l'antiquité n'a pas appelé barbares, bourdonneurs, même muets, tous ceux qui venaient d'une terre étrangère ? » (2)

Tout idiome qu'on ne comprend pas, est qualifié de flamand. Ce put même être, autrefois, le cas pour le français, si l'on en croit SIGART, dans l'anecdote suivante (3). « Pour l'habitant de nos villages wallons, dit cet auteur, le français même populaire, est quelque chose d'étranger et d'étrange, on ne le comprend qu'à moitié. Un jour, une *bûrêsse* (lavandière) vient m'inviter à visiter comme médecin, M. C., à Jemappes, et me dit qu'elle viendra me prendre le lendemain en retournant de sa buée. Je réplique que j'irai bien seul. « Non fait, me dit-elle, il faut que j'vousse (aille) avec, vos n' lés compêrdrite gnîé (pas), pace qué cés gins-la, vèyez bé, c'est dés espèces dé flaminds, mi d'suw faite avé teûs' (moi je suis habituée à à eux, à leur jargon.) M. C. et sa famille étaient... français ! Elle

(1) L'anecdote a été traitée en vers wallons sous le titre : *On ciërba franc Lidjwès* par Michel THURY et publiée dans le Bulletin de la Soc. liég. de Littérature wallonne, t. X (1868), 2^e partie p. 1-5. — Variantes dans le *Tonnia d' Charleroi*, 1^{re} année, n° 11 et 2^e année n° 27. Autre variante, en patois borain, dans le *Farceur*, de Wasmes, n° du 30 sept. 1894. Variante liégeoise dans la *Revue des Traditions populaires*, XXI (1906), p. 42.

(2) J. STROCHER, notice sur *Alphonse Le Roy*, 1898, p. 5.

(3) SIGART, *Dictionnaire du patois de Mons* (Bruxelles, 1866), p. 395. — Nous pourrions citer vingt témoignages anciens, concordant à montrer qu'à Liège, le français était au contraire fort bien compris d'une population presque exclusivement réduite à l'usage du wallon.